

Bruxelles, culturelle et néerlandophone

SCÈNES Les institutions flamandes jouent un rôle dans le dynamisme de la 2^e ville la plus cosmopolite du monde

► La capitale affiche une visticulturelle hors norme.
► Elle peut compter sur des lieux comme l'AB, Passa Porta, le KVS... pour devenir une scène qui compte en Europe.

Selon un récent rapport de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM), Bruxelles est la deuxième ville la plus cosmopolite du monde. Cette réalité en cache une autre: Bruxelles rayonne d'un dynamisme culturel hors norme, bien supérieur à ses voisins Londres, Paris ou Amsterdam (proportionnellement au nombre d'habitants). Si bien que sur la scène internationale, Bruxelles chatouille Berlin comme le nouveau pôle culturel à la mode en Europe, voire dans le monde.

« L'offre de la ville est inévitablement, d'autant plus pour une ville de cette taille, assez modeste. Non seulement en ce qui concerne les institutions déjà bien établies, mais aussi pour les émergentes. Il y a beaucoup d'initiatives à petite échelle, des choses underground... Et beaucoup de jeunes artistes viennent

s'installer à Bruxelles, parce que les loyers sont moins chers qu'ailleurs, c'est vrai, mais aussi parce qu'il y a un climat de dialogue et de collaboration qui les inspire », assène Dirk De Clippelaar, de l'Ancienne Belgique. « Au niveau des arts visuels, par exemple, beaucoup de galeries de Paris et d'Anvers viennent à Bruxelles, renchérit Tom Bonte, du Beursschouwburg. C'est une dynamique qui est un peu sous-estimée. Bruxelles est une sorte de laboratoire du monde, de nouvelle Babel qui est en train de se créer avec les technologies. »

Quelques mois après les attentats qui ont fait de la ville et du pays les moutons noirs de l'Europe, c'est une réalité intéressante à mettre en avant. Les institutions flamandes jouent un rôle crucial dans ce dynamisme culturel. À Bruxelles, elles se sentent à la fois chez elles et, en même temps, elles représentent une minorité de la population. Mais elles permettent depuis toujours à la capitale de ne pas trop regarder vers Paris et d'avoir son identité propre, ouverte sur le monde. Nous avons fait le tour de ces institutions en leur demandant comment elles se positionnent dans la réalité bruxelloise, quel rôle elles se sont donné et à quoi ressemble leur vision de la ville. ■

DIDIER ZACHARIE

Passa Porta

Cette maison littéraire existe depuis 2004. Elle est dirigée par Ilke Froyen avec l'appui d'Adrienne Nizet depuis 2015.

« Passa Porta n'est pas du tout une institution flamande, nous lance d'emblée sa directrice générale, Ilke Froyen. Au départ, il y avait effectivement une association néerlandophone, dans les années 90, notamment pour promouvoir la littérature néerlandophone à Bruxelles. À la fin des années 90, on s'est dit qu'on voulait une organisation plus étroite avec les francophones. Juridiquement parlant, Passa Porta est donc la somme de deux associations qui collaborent étroitement. Mais on travaille comme une équipe. Donc, on est subventionné, d'une part par la Communauté flamande, et de l'autre par la Communauté française. » Un des buts de la maison est évidemment de promouvoir la littérature francophone et néerlandophone de Belgique. « Pour nous, c'est logique de parler de littérature néerlandophone parce que la littérature flamande n'existe pas. C'est très lié à la langue. » « C'est pour cela que je trouve beaucoup plus juste de parler de culture néerlandophone à Bruxelles plutôt que de culture flamande... », ajoute Adrienne Nizet, directrice adjointe... et francophone.

Au-delà, l'idée est véritablement de se fondre dans la réalité belge et encore plus bruxelloise. « Passa Porta ne pourrait pas exister ailleurs qu'à Bruxelles. Nous avons un regard sur l'international qui est vraiment lié à l'identité bruxelloise. Si Passa Porta FR n'était pas imbriqué avec Passa Porta NL, on pourrait faire un axe Bruxelles-Paris très facilement, mais ce n'est pas notre objectif. L'idée est de

rayonner au niveau international. On dit souvent que la maison n'est pas bilingue, elle est plurilingue. Installer un échange, c'est notre ambition. Et au sein de la maison même, on a déjà cet échange. Chacun parle sa langue, ou la langue de l'autre, c'est très décomplexé, mais on essaie d'éviter de se parler anglais. Il est important que le projet artistique soit reflété dans la structure même de la maison, de l'équipe. »

D.Z.

Vk

La salle de concerts existe depuis 1989. Sa coordinatrice est Sara Corlius depuis cette année.

Situé au cœur de Molenbeek, le Vk est ancré dans la vie du quartier: « Le Vk a un vrai rôle culturel et social dans la commune, explique Sara Corlius, chargée de la coordination. On favorise les gens du quartier pour bosser avec nous, par exemple pour faire la sécurité ou le bar. On leur avance l'argent pour leurs études et ils nous remboursent en travaillant ici. Et puis il y a différentes initiatives comme des DJ Workshop, des résidences, pour permettre aux jeunes de se lancer. »

Globalement, le Vk programme des groupes « qui seront potentiellement à l'AB l'année suivante. Mais notre rôle, c'est aussi de booster la culture locale ». Après la décennie dorée des années 90 (durant laquelle la salle a accueilli tous les grands noms du rock américain), le Vk est aujourd'hui un temple de l'underground. Mais il est plus qu'une salle de concerts. À côté de celle-ci, il y a un centre culturel, qui devrait d'ailleurs se développer grâce à un financement européen: « Pour nous, c'est très important d'ouvrir notre programmation et d'inclure les gens du quartier. »

L'idée est de faire du Vk un véritable centre culturel en plein Molenbeek qui « soit participatif, en dialogue avec le quartier. Il y aura une salle polyvalente et un jardin communal, et ce sont les gens du quartier qui vont décider de son aménagement. Le travail principal du Vk reste l'organisation de concerts, mais tu dois vivre avec le quartier, tu ne peux pas être une boîte fermée. »

D.Z.

Ancienne Belgique

La salle de concerts existe depuis 1931. Elle a été mise à disposition de la communauté flamande depuis 1977. Elle est dirigée par Dirk De Clippelaar depuis 2011.

« Techniquement, l'AB est une institution culturelle flamande, elle fait même partie des huit grandes institutions qui forment le socle culturel flamand au même titre que l'opéra des Flandres ou la philharmonie d'Anvers. Mais nous sommes bruxellois », nous dit d'emblée Dirk De Clippelaar. Salle de concerts pop-rock réputée à travers le monde, l'AB a, en tant qu'institution flamande, le devoir de promouvoir la culture flamande: « Nous devons faire deux choses: être la scène à Bruxelles pour les musiciens flamands, notamment émergents; et promouvoir la langue flamande, ce qui est un peu plus délicat. »

Pour autant, la programmation de l'AB est avant tout internationale. Fait intéressant, son public est majoritairement flamand: « 70 % de notre public vient d'en dehors de Bruxelles. Globalement, on a 60 % de néerlandophones et 40 % de francophones. » Comment expliquer ce phénomène? « Je ne sais pas. Je pense que c'est vraiment lié à ce que nous programmons et, jusqu'à présent, les programmeurs sont flamands. Or, il suffit de voir les CD chroniqués dans la presse flamande et francophone chaque semaine, ce ne sont pas du tout les mêmes. » Avec 300.000 visiteurs par an, l'AB joue un rôle non négligeable dans la vie culturelle de Bruxelles. « C'est beaucoup plus large que la culture, nous pesons dans la ville. Nous participons. Nous avons un devoir et un rôle dans la ville. » Ainsi les initiatives écologiques, en collaboration avec les transports publics et avec les voisins, notamment celui de la Communauté française, le Botanique: « En soi, les deux organisations peuvent exister sans cela, mais c'est important de le faire, pour le public, pour Bruxelles, pour les deux communautés. Donner une image multiculturelle. Parce que c'est ce qui manque à Bruxelles, l'image. On parle de Bruxelles comme de l'Europe, la capitale de la Belgique... C'est faux. En réalité, ce qui distingue Bruxelles, c'est la richesse de l'offre culturelle. Il faut plus le montrer, et ces collaborations sont une manière de le faire. »

DIDIER ZACHARIE

Beursschouwburg

Ce théâtre est aussi une salle de concerts et un lieu d'exposition. Il existe depuis 1947 et a été mis à disposition de la Communauté flamande depuis 1983. Il est dirigé par Tom Bonte depuis 2011.

Le Beurs est une institution brusseleir. Le bâtiment fut d'abord une brasserie, dès 1885. Il devient théâtre en 1947 et c'est en 1983 qu'il tombe dans le giron de la Communauté flamande. Rénové au début des années 2000, « l'enseigne a cherché longtemps pour retrouver une direction, nous dit Tom Bonte, directeur artistique depuis 2011. Quand on a démarré notre nouveau projet, on a écrit dans notre dossier qu'il était dommage pour une institution au cœur de Bruxelles de ne viser que le public flamand. Pour moi, ça n'avait aucun sens. On se doit d'être ouvert à la population de cette métropole - car Bruxelles est une métropole -, être réceptif à cette réalité ». Théâtre devenu un centre culturel pluridisciplinaire, le Beurs aime mélanger les genres, les styles, « les arts mineurs et les arts majeurs ». Institution très flamande durant les années 70, il s'est fait une réputation de maison de l'avant-garde dans les années 90. Une politique dont elle se rapproche aujourd'hui: « Chaque institution flamande à Bruxelles est une vitrine de la culture flamande. D'une certaine manière, nous sommes une minorité parmi d'autres minorités à Bruxelles. Mais nous faisons cela avec une certaine fierté, en étant ouverts sur le monde. On se doit de promouvoir les artistes flamands, oui. Mais il y en a énormément qui font des choses intéressantes, donc on ne ressent pas cela comme une obligation. » Le public du Beurs est essentiellement bruxellois, « plus francophone qu'à l'AB et beaucoup plus qu'au Kaai. Mais nous avons une liberté de programmation, il n'y a pas de barrière de langue ». La langue, justement. L'anglais ne vient-il pas s'immiscer entre le français et le flamand comme lingua franca? « Pour la communication, c'est vrai que c'est parfois plus simple en anglais. » Et de conclure: « Au niveau du financement, nous sommes flamands. Mais au niveau de l'ADN, nous sommes bruxellois. »

D.Z.

Kaaitheater / KVS

Le théâtre royal flamand (KVS) a été inauguré en 1887. Il est dirigé par Jan Goossens depuis 2001.

Le centre d'art du Kaaitheater a vu le jour en 1977. Depuis 1987, il assure une programmation permanente pendant toute la saison théâtrale. Il propose des pièces de théâtre, spectacles de danse et concerts. Il est présidé par Chantal Pattyn.

Reflète de la présence minoritaire des Flamands à Bruxelles, la capitale compte peu de théâtres flamands. Le Kaaitheater et le KVS en sont les deux principaux étendards, contre plus d'un cinquantaine d'institutions francophones. Il leur est d'autant plus nécessaire de défendre les artistes flamands sur leur scène, se conformant ainsi à un volet de l'accord du gouvernement

flamand qui entend faire de ces institutions « les ambassadrices de la Flandre à Bruxelles ».

Pourtant, cette sensibilité identitaire tend à s'effacer dans l'esprit des programmeurs. « Dans une ville cosmopolite comme Bruxelles, cela n'a plus aucun sens pour les Flamands de se limiter à leur identité flamande, reconnaît Guy Gypens, directeur du Kaaitheater. Nous sommes aussi et peut-être surtout des bruxellois, des bruxellois cosmopolites. On pourrait même dire que nous sommes devenus les ambassadeurs de cet esprit cosmopolite bruxellois en Flandre. »

Au Kaaitheater comme au KVS, le public reste majoritairement flamand, mais se diversifie de plus en plus. Au KVS, 30 % du public est francophone, mais ce chiffre grimpe beaucoup plus vite en ce qui concerne la danse, par exemple. Même chose au Kaaitheater. « On remarque une augmentation constante de notre public non néerlandophone, constate Guy Gypens. Sans doute parce qu'on a une programmation dans intense et pas mal de théâtre international. » Hormis le KunstenfestivaldeArts, c'est sans doute au Kaaitheater que l'on voit la plus grande palette internationale des arts de la scène avec des artistes américains, danois, allemands, espagnols, etc.

Son programmeur confirme l'attraction phénoménale qu'exerce Bruxelles sur la scène internationale, même après les attentats: « Ça fait un certain temps que Bruxelles est la place to be. C'est devenu un hub en arts de la scène. De plus en plus d'artistes, surtout en danse, mais aussi en performance, cherchent à s'installer ici. On peut citer Mette Ingvartsen, Daniel Linehan, Thomas Hauert, Meg Stuart, etc. Et tous les étudiants de PARIS: il y en a tellement qui restent ensuite ici! Comme Bruxelles est une ville non chauviniste, les artistes se sentent bienvenus. D'autant que le niveau de vie est moins cher que dans d'autres villes européennes. » Même son de cloche du côté du KVS.

« Quand je voyage, je me rends compte qu'on regarde Bruxelles de très près. C'est devenu un des plus importants lieux de

création en Europe. Beaucoup d'artistes veulent travailler ici, comme Luc Perceval que nous accueillons au KVS. Il veut travailler avec des artistes d'ici et faire un spectacle multilingue. Pas un spectacle surtitré, mais un spectacle multilingue dans son essence parce que le monde est comme cela aujourd'hui, et Bruxelles en est le reflet. »

Moins tournées vers la France et la tradition du théâtre de texte que les francophones, les scènes flamandes semblent un cran en avance sur cette ouverture et cette diversité qui font l'infinité richesse de Bruxelles. Une modernité qui se retrouve dans le panel d'artistes associés: Rachid Benzine, Radouan Mriziga, Laila Soliman au Kaaitheater, Sachli Gholamalizad, Rashif El Kaoui, Junior Mthombeni, Fikry El Azzouzi au KVS. Des noms plus enclins à donner cette fracture qui s'est creusée entre le théâtre et certaines communautés pourtant largement présentes à Bruxelles.

CATHERINE MAKEREEL